

JÉRÉMIE ET SON TEMPS

Augustin Gretillat *

Le nom du prophète Jérémie¹ n'éveille guère aujourd'hui chez les gens du monde que le souvenir de l'insolent quatrain par lequel Voltaire victima son contemporain, Lefranc de Pompignan :

Savez -vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Que Pompignan le traduirait !

Cette impertinence n'est d'ailleurs que l'écho d'une tradition persistante, qui représente le prophète Jérémie comme le pleureur attitré du peuple d'Israël. La langue que parlait Voltaire a même fait au grand héros des temps passés l'injure de former de son nom le vocable *jérémiades*, qui signifie, d'après Littré : *plainte fréquente et importune*. Et sous la rubrique : Etymologie, Littré ajoute : *Jérémie, par allusion aux lamentations de ce prophète*.

Il me souvient d'un vénérable pasteur, docile sur ce point à son insu à la tradition voltairienne, qui nous enseignait que la différence entre Osée et Jérémie, était que le premier pleurait comme un homme et l'autre comme une femme.

*Numérisation 2003, d'après l'édition de 1894, par CR. Lorient

1. Je me permets d'engager les personnes qui suivront cette étude à le faire la Bible à la main, et à relire dans leur contexte les passages auxquels je renvoie.

Nos citations de Jérémie et d'Esaië seront empruntées, dans la règle, à la version de la *Bible annotée*.

Si je réussissais à réhabiliter Jérémie à vos yeux en vous prouvant que s'il a pleuré, il l'a fait comme un homme et non pas comme une femme, j'aurais en partie atteint le but que je me suis proposé dans cette étude.

Ah ! ce n'est point à dire que Jérémie n'ait point pleuré, et même abondamment, sur les ruines morales et matérielles de son peuple et de sa patrie, et je suppose que nous n'eussions pas attendu de voir Nébucadnézar et les Chaldéens dans nos murs pour proférer des plaintes comme celles-ci :

« Qui changera ma tête en eaux et mes yeux en sources de larmes, pour que je pleure nuit et jour les blessés à mort de la fille de mon peuple ? » (Jérémie 9 :1) ;
ou encore :

« Mon œil pleure et ne cesse point, parce qu'il n'y a point de répit, jusqu'à ce que l'Eternel regarde des cieus et voie. Mon œil fait mal à mon âme, à cause de toutes les filles de la ville. » (Lamentations 3 : 49, 50, 51)

Les Anciens, qui passent pour avoir été plus forts que nous, et qui, à ce que je crois, l'étaient en effet, qui de plus étaient méridionaux, pleuraient plus que nous et ne s'en cachaient pas. L'aveu des larmes versées ne passait pas chez l'homme pour l'indice d'un ridicule ou d'une faiblesse ; les larmes ne semblaient pas réservées, comme la religion, aux femmes et aux enfants. Ce n'est pas le peuple romain qui eût reproché à Jules Favre, le diplomate improvisé de Ferrière, ses pleurs patriotiques.

Saint Paul, le grand apôtre, parla trois fois de ses larmes dans son dernier discours aux pasteurs de Milet, et fournit ainsi au plus grand orateur de la chaire protestante dans notre siècle la division, déjà éloquente elle-même, l'un de ses plus éloquents discours².

Eh bien, les larmes de Jérémie, elles aussi, ont été celles d'un grand cœur, dignes de Dieu et dignes d'un prophète ; issues d'un patriotisme ardent et saint, elles se sont alliées à de mâles accents et à de formidables anathèmes. Ah ! il ne pleurerait pas comme une femme, celui qui a prononcé ces paroles :

« En ce même temps, dit l'Eternel, on sortira de leurs sépulcres les os des rois de Juda, les os de ses princes, les os des prophètes et les os des habitants de Jérusalem ; on les étendra devant le soleil, la lune et toute l'armée des cieus, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont consultés, et devant lesquels ils se sont prosternés ; ces os ne seront pas recueillis, ne seront pas enterrés ; ils

2. *Saint-Paul*, cinq discours par Adolphe Monod. Second discours : *Son christianisme et ses larmes*.

deviendront un engrais sur le sol, et la mort sera préférée à la vie par tout ce qui restera de cette méchante race, dans tous les lieux où j'aurai chassé ses restes, dit l'Éternel des armées. » (8 :1-3).

Sans doute que le prophète Jérémie ne saurait être comparé à son prédécesseur Esaïe pour la puissance de la pensée et l'éclat du langage. Il n'est guère possible de reconnaître dans l'ensemble et les parties de son livre un plan bien ordonné, comme on peut le faire chez le premier des grands prophètes, et les cinquante-deux chapitres réunis sous son nom semblent parfois avoir été assemblés au hasard des circonstances et des tempêtes du temps. Peut-être avez-vous éprouvé vous-même, à les lire de suite, et surtout en traduction, une certaine impression de monotonie, presque de lassitude, que ne vous a jamais causée la lecture d'Esaïe. Si nous voulions comparer ces deux auteurs à un point de vue purement littéraire, nous dirions que, par l'objectivité de la composition, la concision du style, l'ordre et la symétrie qui président aux détails comme à l'ensemble, Esaïe est un classique, tandis que, par la surabondance du sentiment personnel, et, par là même, du langage, par la disproportion des matières traitées et le mélange des genres, Jérémie pourrait passer pour un représentant du romantisme.

Mais si l'art de la grande composition paraît avoir manqué au prophète des dernières ruines, j'ai été très surpris, en revanche, en l'étudiant de plus près et à l'aide de commentaires, de la richesse et de l'originalité extraordinaires qu'il a su fréquemment déployer. Jamais l'exégèse, et l'exégèse allemande, dont j'ai déjà dit et dirai encore beaucoup de mal, ne m'avait paru plus utile et nécessaire. Sur un fond, dis-je, assez restreint d'idées et de sentiments, notre auteur a su exécuter des séries d'inépuisables variations, où se révèle une inspiration à la fois toute sainte et tout humaine. En nommant Jérémie, nous nommons donc encore un auteur de génie, un créateur dans le détail.

Citons un cas particulier où nous pourrions nous rendre compte de la différence entre l'imagination plus forte, quoique toujours contenue, du prophète Esaïe, et celle plus colorée, plus gracieuse et plus tendre de son successeur. Pour rendre la même idée, l'ingratitude d'Israël, l'un dira : « Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître ; Israël n'a point de connaissance » (Esaïe 1 :3) ; l'autre : « Même la cigogne dans les airs connaît sa saison ; la tourterelle, l'hirondelle et la grue observent le temps de leur retour ; mon peuple ne connaît pas le droit de l'Éternel » (Jérémie 8 :7) ; ou même, empruntant ses images encore plus

bas, à la nature inanimée, pour les rendre plus éloquentes encore : « La neige du Liban quitte-t-elle le rocher du champ ? les eaux qui viennent de loin, fraîches, ruisselantes et pures tarissent-elles ? Or, mon peuple m'a oublié ; ils encensent les idoles. . . » (Jérémie 18 :14 et 15.)

Le sujet que j'offre aujourd'hui à votre étude présente deux genres d'intérêt qui souvent sont séparés. Jérémie fut une nature à la fois grande et sympathique, une grandeur à la fois imposante et familière. Je m'explique.

Parmi les grands serviteurs de Dieu dont nous connaissons les noms, les actions ou les écrits, les uns ne nous inspirent qu'un respect mêlé d'admiration, à la hauteur morale où nous les contemplons. Dans la famille des prophètes, ce sont les personnages de la taille d'Elie et d'Esaië. Mais ces hommes ne se sont montrés à nous que du dehors, pour ainsi dire. Leurs actes et leurs paroles nous ont été récités ; leurs sentiments, leurs affections, les vicissitudes intimes de leur existence, leurs joies, leurs douleurs, leurs espoirs et leurs mécomptes quotidiens, tous ces détails qui intéressent toujours plus notre génération chez les grands hommes du passé, en nous traduisant les affinités qui existaient entre eux et nous, leur âme, en un mot, ils ne nous l'ont pas livrée. Ils ont agi, ils ont parlé, ils ont écrit ; eux-mêmes se sont dérobés. Telles ces pyramides dont on a mesuré les proportions externes, mais dont on n'a pas exploré encore les cavités profondes, les entrailles parlantes³.

D'autres, au contraire, nous ont confié leur âme, toute vive encore après trois mille ans, avec ses trésors et ses secrets. Mais quels mélanges dans la vie d'un David ! Ah ! certes, nous ne serons pas plus sévère que la Bible, et nous ne songeons point à tenir rigueur à l'homme que Dieu a pardonné et qu'il a continué à appeler « le roi selon son cœur. » Nous ne voudrions pas pour tout au monde effacer du livre de Dieu et du livre de l'humanité ces deux pages, l'une la plus suppliante, l'autre la plus lumineuse que nous ayons lue, le Psaume 51^e et le 23^e. Mais l'histoire profane et la morale tout humaine, plus implacables que la justice même de Dieu, reprocheront toujours au roi-prophète de Jérusalem la tache de sang et de boue qu'il a portée en un jour de sa vie à ses mains, et à son front.

La réputation du prophète Jérémie n'a jamais traversé d'épreuve aussi critique ; elle s'est passée aussi des réhabilitations posthumes. Jérémie demeure une personnalité immaculée devant l'histoire. Fidélité inaltérable durant cinquante années

3. Je fais une exception pour le récit de la fuite d'Elie en Horeb. (1 Rois 19).

de luttes à une cause qu'il savait d'avance perdue ; patriotisme obstiné, opiniâtre, que ne lassent ni les tâches ardues, ni les ingratitude, ni les dégoûts ; énergie indomptable, mais dans la passivité, et ne trouvant d'emploi que dans la résistance : tout en lui justifie, et il a justifié jusqu'au bout, les termes de sa première vocation : « Je t'établis en ce jour comme une ville forte, et une colonne de fer et une muraille d'airain contre tout le pays et contre tout le peuple. » (1 :18)

Je dis qu'à lui seul Jérémie serait au besoin une démonstration vivante de l'origine divine de la religion de l'Ancien Testament et du prophétisme en Israël, et je le nomme un des types les plus accomplis, dans les temps passés, de *l'Homme de douleurs*.

Et en même temps, avec quel abandon, quelle candeur, j'allais dire quel sans-façon, il nous a fait la confidence des luttes intimes, des griefs, des murmures de son âme, des entretiens de son âme avec Dieu ! Jérémie a pensé haut devant la postérité. Ses accents émus et parfois si troublés nous arrivent aussi vibrants que s'ils étaient d'hier. Elie et Esaïe furent, disons-nous, des génies objectifs, lointains et prestigieux. Hommes surnaturels, voulaient-ils punir, ils faisaient tomber le feu du ciel ; voulaient-ils convaincre, ils faisaient dévier les rayons du soleil. Jérémie s'est comparé lui-même quelque part à un agneau familier (9 :19) ; comme, Jean-Baptiste, il n'a fait aucun miracle ; sa seule arme offensive a été sa parole ; sa seule arme défensive a été sa faiblesse. Pour la cause de Jéhova, il n'a su que parler et souffrir.

Je ne connais dans la Bible que la seconde épître aux Corinthiens et l'épître aux Galates qui puissent être mises à côté de son livre, pour le caractère humain et personnel de la composition.

Notre étude sur le prophète Jérémie comprendra trois parties : son époque, ses luttes et ses oracles.

I

Son époque.

L'époque où vécut Jérémie fut cardinale à la fois dans l'histoire du peuple de Dieu et dans l'histoire universelle. C'est alors qu'éclatèrent quelques-unes de ces grandes crises, dès longtemps préparées, qui sont précipitées à l'heure fatale sur le monde ou sur un peuple par une puissance supérieure que les uns appellent la destinée et les autres la justice de Dieu. Crises fécondes et terribles, où les appuis, les institutions séculaires, les colonnes secrètement vermoulues croulent tous ensemble, où s'ensevelissent les vieux mondes pour donner naissance à des flores nouvelles, pour faire place aux nouveaux facteurs prédestinés. Et malheur à ceux qui doivent figurer dans ces formidables branle-bas comme témoins, acteurs ou victimes ! A ces heures des ruines universelles nul n'est épargné, et je suis tenté de dire que la part des fidèles et des justes, chargés à la fois de leurs propres tristesses et de celles des autres, pourrait passer, au point de vue de la chair, pour la moins enviable de toutes. C'est alors, et plus que jamais, qu'il sied aux ministres de Dieu sur la terre de se répéter les uns aux autres les paroles d'Elisée à son serviteur Guéhazi :

« Est-ce le temps de prendre de l'argent ou de prendre des vêtements, puis des oliviers, des vignes, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes ? » (2 Rois 5 :26).

Ou celles de Jérémie à son fidèle Baruc, tenté lui aussi à un moment donné de regarder en arrière de la charrue :

« Ainsi parle l'Eternel : Voici, je détruis ce que j'avais bâti, et j'arrache ce que j'avais planté et toute cette terre. Et toi, tu chercherais pour toi de grandes choses ? Ne les cherche point, car je vais amener du mal sur toute chair, dit l'Eternel, mais je te donnerai ta vie pour butin dans tous les lieux où tu iras. » (Jérémie 45 :4, 5)

Je dis que l'époque où vécut Jérémie marque une date cardinale dans l'histoire du royaume de Dieu. Ce fut sous ses yeux, en effet, que le royaume de Dieu cessa, et pour tout le cours de l'économie actuelle, d'être une puissance visible, ayant un domicile et des frontières, une capitale et un sanctuaire, pour entrer dans son mode d'existence spirituel où il est resté jusqu'à cette heure, et il y restera jusqu'au jour où Jésus-Christ reviendra du ciel, visible comme il y est monté ; jour où sera enfin exaucée la prière de l'Eglise : « Que ton règne vienne ! »

Cette époque ne fut pas moins décisive dans les destinées des grandes nations de l'ancien monde, car Jérémie fut appelé à annoncer et à voir la transmission de l'empire universel de l'une de ces nations à l'autre.

En résumant l'histoire des civilisations antiques, nous comptons sept grandes puissances : les sept *léviathans* (pour me servir d'une expression d'Esaië) de l'océan des peuples, qui se sont succédé sur la scène et ont tenu chacun à son tour, pendant un temps plus ou moins long, le sceptre universel, jusqu'à l'avènement du « Roi débonnaire, » semblable à un « Fils d'homme. » Ces sept puissances nommées dans l'ordre de leur avènement à l'empire universel furent : l'Egypte, la Palestine, l'Assyrie, la Chaldée, la Perse, la Grèce et Rome. Ce sont les quatre premières seules qui nous intéressent dans cette étude.

L'Egypte : la plus ancienne en civilisation et en gloire, dont les origines plongent dans la nuit des siècles et qui, sous les Toutmès, les Aménophis et les Ramsès, c'est-à-dire dans les 15^e et 16^e siècles, avant Jésus-Christ et durant le séjour des enfants d'Israël en Goscen, porta ses armes dans toute l'Asie occidentale et jusqu'à Babylone même, vaincue et soumise. L'Egypte, l'antique magicienne, qui dès les jours du patriarche Abraham jusqu'aux dernières heures du peuple de Juda resta la *grande attraction* de la race élue. Mais, à dater du règne, de Ménéptah, le Pharaon de l'Exode, savoir dès le milieu du 14^e siècle, l'Egypte, déchue pour toujours du rang suprême, laisse ses anciens esclaves s'établir librement à ses portes dans la terre de Canaan, et y fonder un état fédératif et théocratique.

A la faveur des divisions intestines, devenues endémiques dans la vallée du Nil, d'un côté, et de l'affaiblissement momentané de l'Assyrie, de l'autre, la Palestine, affranchie pour un temps de toute rivalité, put revendiquer à son tour, sous le sceptre de David et de Salomon (10^e siècle), l'hégémonie, qu'elle ne devait conserver toutefois que durant l'espace de deux générations, environ soixante et dix ans.

C'est dans le 9^e siècle, sous Jéhu, roi des Dix tribus, que le peuple d'Israël entra pour la première fois en contact avec sa redoutable voisine de l'est, l'Assyrie, qui, bien que déjà née et puissante depuis trois siècles, avait été masquée jusqu'alors pour les royaumes palestiniens par Damas et la Syrie. Voici une inscription de Salmanazar IV, récemment découverte à Ninive et conservée au Musée britannique :

« J'ai reçu les tributs de Jéhu, fils d'Omri (Omri, père d'Achab, étant désigné par erreur comme ancêtre de Jéhu), de l'argent, de l'or, des plats d'or, des coupes

d'or, des vases de diverses espèces en or, des sceptres qui sont la main du roi. » (Voyez Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, tome 1, page 273).

Mais ce fait est passé sous silence dans les documents bibliques ; il ne constituait pas une date décisive dans l'histoire d'Israël ; il resta sans conséquences immédiates, et nous ne le notons ici que pour mémoire.

C'est le 8^e siècle avant Jésus-Christ qui marque l'époque à partir de laquelle Israël fut entraîné tout de bon, soit comme victime, soit comme apôtre, et pour n'en plus sortir, dans le grand courant des nations, et c'est dès cette heure aussi que les prophètes d'Israël, chargés d'exercer la revanche de Jéhova contre ses puissants voisins, oppresseurs de son peuple, se mirent à annoncer tout à la fois le jugement et le salut à Israël et à toutes les nations.

Dans la situation où se trouvait, dans les 8^e et 7^e siècles avant Jésus-Christ, le petit Etat de Juda, condamné presque fatalement à servir d'enjeu aux ambitions rivales de l'Egypte d'un côté, de Ninive et de Babylone de l'autre, deux politiques s'offraient aux descendants de David, assis sur le trône toujours plus chancelant de Jérusalem. Il y avait la politique de la foi, seule digne du peuple de Dieu et d'un petit peuple, la seule prudente, la seule forte, qui consiste à s'appuyer, non pas sur le nombre des chevaux et des soldats ou sur la puissance des alliés, mais avant tout sur le nom de Jéhova. Ce fut la politique de tous les prophètes, celle d'Esaië et de Jérémie.

Malheureusement cette politique de la foi n'a jamais été fort en honneur dans les conseils des souverains et derrière les tapis verts des diplomates. Sont-ils forts, ils disent ou ils pensent sans le dire que la force prime le droit. Sont-ils faibles, ils présument qu'en mettant les forts aux prises les uns avec les autres, ils échapperont par la tangente. C'est la politique de bascule, pratiquée aujourd'hui non sans succès par la Sublime-Porte, qui fut celle des derniers rois de Juda et qui les perdit.

C'était à cette politique coupable, sénile, périlleuse et finalement désastreuse, quoique récemment encore approuvée par M. Renan, que s'adressaient les saintes invectives des prophètes. « Ils regardent, s'écriait Osée en parlant déjà des rois de Samarie, mais non pas en haut ! » (8 :16)

Et Jérémie disait de même, un siècle et demi plus tard, au peuple de Juda, sollicité encore et toujours par deux forces également malfaisantes : « Tu seras rendue confuse par l'Egypte aussi bien que tu l'as été par l'Assyrie ; tu reviendras de là aussi les mains sur la tête ; car l'Eternel a rejeté ceux en qui tu mettais ta

confiance, et tu ne réussiras pas par leur moyen. » (2 :36 et 37)

Comme ce furent Ninive et Babylone qui occupèrent successivement l'horizon du peuple d'Israël dans ces jours de décadence, et que les moindres mouvements de ces formidables masses se répercutaient en Juda et à Jérusalem comme par toute la terre, quelques considérations historiques plus générales ne paraîtront pas déplacées à cet endroit de notre étude.

Les inscriptions des anciens palais de Ninive et de Babylone, exhumées dans ces dernières années et déchiffrées par des miracles de divination, ont permis de reconstituer, et souvent dans les plus minimes détails, des périodes et des règnes dont le souvenir et le nom même étaient condamnés à un éternel oubli, et aussi de redresser mainte erreur consacrée par la tradition classique ou issue d'une fausse interprétation des textes bibliques. Je n'en citerai qu'un exemple :

Il n'est personne qui, ayant appris dans son enfance *l'Abrégé historique du catéchisme* d'Osterwald, n'ait retenu la fameuse réponse :

« Demande : Par qui le royaume d'Israël fut-il détruit ? »

« Réponse : Par Salmanazar, roi d'Assyrie, qui prit la ville de Samarie et transporta les dix tribus en Assyrie, d'où elles furent ensuite dispersées en divers pays. »

Eh bien ! le catéchisme se trompait, sur la foi du texte 2 Rois 17 :4, 5, dont les mots : *le roi d'Assyrie* étaient faussement rapportés à Salmanazar, nommé verset 3.

En revanche, il y avait dans Esaïe (20 :1) un nom mystérieux dont on se demandait s'il répondait à un personnage historique ; c'était celui de Sargon, roi d'Assyrie. Aujourd'hui Sargon ou Saryukin, successeur de Salmanazar et usurpateur du trône, est un des monarques les plus connus et les plus glorieux de l'histoire ancienne, et lui-même nous raconte la prise de Samarie en ces termes :

« Au commencement de mon règne, avec le secours du dieu Samas (soleil), qui me donne la victoire sur mes ennemis, j'assiégeai et je conquies la ville de Samarie, et j'emmenai en captivité 27 282 de ses habitants. . . Je les emmenai en Assyrie et envoyai à leur place, pour habiter ce pays, des gens que ma main avait vaincus. » (Extrait traduit du livre de Mürdter : *Geschichte Babylonien und Assyrer nach den Keilinschriften*).

Précurseurs des Romains par leur vigueur corporelle, leur bravoure, leur génie militaire et leur ténacité, grands chasseurs de lions ⁴, grands dévoreurs de peuples,

4. Un d'entre eux se vante d'avoir tué 920 lions de sa propre main.

et à leurs heures artistes et lettrés, ces anciens rois d'Assyrie, tels qu'eux-mêmes viennent de se révéler à nous dans les inscriptions tracées sur les murs de leurs palais, doivent avoir surpassé tous les conquérants venus après eux, en ardeur belliqueuse et en férocité envers les vaincus. Ils furent pendant cinq cents ans les vautours de l'ancien monde, et pendant cinq cents ans l'ancien monde agonisa dans leurs serres invincibles. Du 12^e au 7^e siècle avant Jésus-Christ, ils firent de la guerre et de toutes ses horreurs l'état permanent de l'humanité. Chaque printemps (au temps où les rois sortent en guerre, 2 Samuel 11 :1), tous les peuples habitant les plus belles contrées du globe, du golfe Persique à la Méditerranée, étaient dans l'attente, se demandant sur qui allait tomber la foudre. Captifs écorchés, crucifiés, empalés ou murés vifs : tels étaient les passe-temps familiers de ces fléaux de Dieu, qui ne se lassaient pas plus de punir que la révolte d'éclater.

L'inscription suivante d'un des Sardanapale pourra servir de spécimen. Il s'agit des résultats d'une expédition faite dans le Kurdistan :

« J'en tuai un sur deux... Je construisis un mur devant les grandes portes de la ville ; je fis écorcher les chefs de la révolte, et je recouvris le mur avec leur peau ; quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie ; quelques autres furent crucifiés ou empalés le long du mur ; j'en fis écorcher un grand nombre en ma présence et fis revêtir le mur de leur peau ; je fis assembler leurs têtes en forme de couronne, et leurs cadavres transpercés en forme de guirlande. » (Idem)

L'inscription suivante de Sennachérib, à travers les hâbleries du conquérant déçu, nous offre une confirmation frappante des récits d'Ésaïe (chapitres 36 à 37) et du livre des Rois. (2 Rois chapitres 18 et 19)

« Chazakijahu (Ezéchias) de Juda, s'étant soustrait à mon joug (2 Rois 18 :13 et 14), je conquies quarante-six de ses villes fortes, outre des villages innombrables de leur ressort, et renversai leurs remparts ; j'y fis des assauts et massacres, j'emmenai deux cent mille cent cinquante habitants, petits et grands, hommes et femmes, chevaux, ânes, chameaux, bœufs et brebis sans nombre, et je les traitai comme butin. Lui-même, je l'enfermai comme un oiseau en cage à Jérusalem, sa capitale ; j'y fis des retranchements, et quiconque sortait des portes de la ville était puni. Je séparai de son pays les villes que j'avais prises, et je les donnai aux rois d'Asdod, d'Ekron et de Gaza. » (Idem)

Chacun aura remarqué qu'il ne se vante point d'avoir pris la capitale elle-même du pays conquis.

Ces inscriptions orgueilleuses et cruelles, qui se relèvent aujourd'hui de la poussière de vingt-cinq siècles pour accuser leurs auteurs et flétrir la fausse gloire, rendent toute leur éloquence aux malédictions des prophètes Nahum et Esaïe, contre Ninive, « ce repaire, de lions. » (Nahum 2 :12.)

Relisez le langage de l'Assyrien dans le chapitre 10 du prophète Ésaïe ; il est identique à celui des inscriptions qu'on déchiffre aujourd'hui :

« C'est par la force de mon bras que j'ai fait cela, et par ma sagesse ; car je suis intelligent ; j'ai déplacé les bornes des peuples et pillé leurs trésors ; ma main a saisi comme un nid les richesses des peuples ; et comme on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé toute la terre, sans que nul ait ramené l'aile, ouvert le bec ou poussé un cri. » (10 :13 et 14)

« Malheur à Assur, la verge de ma colère ! » (10 :5)

Et cependant il fallut attendre cent vingt ans l'exécution de cette sentence contre l'invincible Ninive ; mais aussi, quand le colosse déjà ébranlé par le choc et les dévastations des Scythes succomba enfin sous les efforts conjurés de ses plus anciens et implacables ennemis, les Mèdes, conduits par Cyaxare, et les Chaldéens par Nabopolassar, ce fût pour ne plus se relever, et, pendant des milliers d'années, son lieu même ne le reconnut plus. Cela se passait très probablement, en l'an 609 avant Jésus-Christ.

A cette date, il y avait dix-huit ans déjà qu'un jeune Israélite, de race sacerdotale, originaire d'Anathoth, ville située dans le voisinage de Jérusalem, avait reçu de Dieu cette miraculeuse vocation dont il nous a fait lui-même le récit, événement plus grand certainement que l'avènement d'une nouvelle dynastie et d'un nouvel empire : « Avant de te former dans les flancs de ta mère, je te connaissais ; et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai consacré ; je t'ai établi prophète des nations, et je dis : Ah ! Eternel, voici, je ne sais point parler, car je ne suis qu'un enfant. Et l'Eternel me répondit. Ne dis pas : je suis un enfant, car tu iras vers tous ceux à qui je t'enverrai, et tu diras tout ce que je t'ordonnerai. Sois sans peur devant eux, car je suis avec toi pour te délivrer, dit l'Eternel. Voici je t'établis en ce jour sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour abattre, pour ruiner et pour détruire, pour bâtir et pour planter . . . Ne t'abats pas à cause d'eux, de peur que je ne t'abatte devant eux. » (Jérémie 1 :6-17)

La vocation de Jérémie eut lieu dans la treizième année de Josias (25 :3), vers

l'an 627.

Au moment de la chute de Ninive, inutilement désirée depuis tant de siècles, le monde avait le droit d'espérer de pouvoir respirer un peu. Mais déjà les prophètes de Juda, Esaïe, Habacuc, Jérémie, témoins infailibles des causes morales et des lois supérieures des événements terrestres, avaient annoncé à leur peuple qu'à la ruine de l'Assyrien, le monde ne gagnerait que de changer de maître. Derrière Ninive encore debout, ils avaient déjà montré Babylone ; derrière les Assyriens encore puissants, les Chaldéens déjà prêts à prendre leur place, aussitôt que vacante :

« Voici, s'écrie Jérémie en considérant bien des années d'avance le nouvel ennemi lointain encore, mais non moins menaçant, les Chaldéens. Voici, un peuple arrive de la région du nord ; une grande nation surgit des extrémités de la terre ; ils manient l'arc et le javelot ; gens cruels et indomptables, leur voix gronde comme la mer ; ils sont montés sur des chevaux, rangés comme un seul homme pour la bataille contre toi, fille de Sion ! Nous en avons appris la nouvelle ; nos mains ont défailli ; l'angoisse nous a saisis, les douleurs d'une femme qui enfante. Ne sors point aux champs ; ne va pas sur les chemins, car le glaive de l'ennemi, la terreur est tout autour. Fille de mon peuple, ceins le cilice, roule-toi dans la cendre ; prends le deuil comme pour un fils unique, fais des lamentations amères, car en un instant, le dévastateur est venu sur nous. » (6 :22-26.)

Pendant que les événements, en se précipitant sur le grand théâtre des nations, remplissaient d'angoisse l'âme des prophètes, qui en contemplaient d'avance les redoutables issues, le dernier soutien, le dernier espoir de Juda, le dernier des princes de la maison de David digne de son ancêtre, le pieux roi Josias était enlevé à son peuple par une fin tragique, et comme écrasé entre deux blocs roulant l'un contre l'autre.

Au moment où Ninive abaissée était sur le point de disparaître, l'Egypte et Babylone, mises en face l'une de l'autre, comme le tigre et le léopard, les yeux fixés l'un sur l'autre pour décider entre eux qui dévorera l'agneau, ne pouvaient tarder à se mesurer.

En 610 donc, Pharaon Néco, roi d'Egypte, prévoyant quelque pêche fructueuse à faire dans les eaux troubles du Tigre et de l'Euphrate, se précipite vers l'Orient pour recueillir avant le Chaldéen la succession prochainement ouverte de Ninive. Par des raisons qui ne sont pas encore bien démêlées, Josias eut la malencontreuse idée d'aller lui barrer le chemin en Galilée, dans la plaine de Meguido, au nord

du torrent de Kison, bien que ce ne fût notoirement point à lui que l'Égyptien en voulait. Il ne réussit, en laissant sur le champ de bataille la victoire et la vie, qu'à attacher au nom de Meguiddo le souvenir d'un des grands deuils cités dans les fastes de l'histoire. Le prophète Jérémie composa une Lamentation qui ne nous a pas été conservée, sur la mort de Josias, et deux autres passages de l'Écriture (Zacharie 12 :11 et Apocalypse 16 :17) ont rendu le deuil du dernier roi fidèle de Juda typique chez le peuple de Dieu jusque dans les siècles futurs.

Car ce fut ici un de ces cas où l'homme qui croit à une Providence miséricordieuse, juste et sage, jette de nouveau vers le ciel un grand pourquoi ? Pourquoi faut-il qu'au milieu de tant d'existences inutiles ou coûteuses, la main de la mort aille saisir les plus nécessaires ? *Tu Marcellus eris*, a dit le poète païen. Pourquoi Dieu permet-il si souvent que dans l'histoire des nations, les hommes qui semblaient appelés à conjurer les grandes catastrophes, le duc de Bourgogne en France dans le siècle passé, le duc d'Orléans dans celui-ci, soient fauchés avant l'heure, et laissent leur place encore toute chaude aux incapables ou aux monstres ? Pourquoi le monde a-t-il dû voir si souvent et si subitement les Josias remplacés par les Jéhojakim et les Sédécias ?

Pourquoi ? parce que le Dieu juste qui gouverne le monde, juge et punit les peuples, autant par les justes qu'il leur ôte que par les pervers qu'il leur envoie ; parce qu'un peuple ne doit avoir, comme l'a dit le Savoisien Joseph de Maistre, que les chefs qu'il mérite ; parce que, quand les ruines morales sont là, les ruines matérielles peuvent venir ; que, si un mauvais gouvernement peut corrompre une nation, un bon gouvernement, même armé de force et de bonnes intentions, ne suffit point à la convertir, et que l'effet naturel de la piété officielle et commandée est de recouvrir d'hypocrisie la corruption, de superposer le pharisaïsme (même là où l'on ignore les Pharisiens) à l'irréligion, jusqu'à ce que quelqu'un en vienne à dire, bien à tort : Hélas ! il n'y a plus d'hypocrites !

« Je vous ai donné des rois dans ma colère, avait dit dès longtemps le prophète Osée, je vous les ôterai dans ma fureur. » (13 :11)

Les témoignages contemporains, ceux entr'autres des prophètes Sophonie et Jérémie, nous apprennent que la décadence des mœurs, inaugurée sous le long règne de l'impie Manassé, ne s'était point arrêtée sous le régime en apparence réparateur du pieux Josias ; car c'est à ce moment-là déjà que notre prophète reprochait au peuple de Juda d'être devenu pire que celui des dix tribus, qui depuis

cent ans avait disparu du sol. (Jérémie 3 :6-11)

Voici un tableau, composé sous Josias, de cette effroyable contagion, qui n'avait pas laissé plus d'exceptions à Jérusalem qu'à Sodome :

« Parcourez les rues de Jérusalem et regardez ; informez-vous et cherchez dans les places si vous y trouvez un homme, s'il y en a un qui pratique la justice, qui recherche la fidélité, et je ferai grâce à la ville. Même quand ils disent : l'Eternel est vivant, ils jurent en mentant. Eternel, tes yeux ne cherchent-ils pas la fidélité ? Tu les as frappés, et ils n'ont pas tremblé ; tu as redoublé, et ils ont refusé d'en prendre instruction ; ils ont endurci leur face plus que le roc ; ils ont refusé de se convertir. Et moi je disais : Ce ne sont que les petits (c'est, en effet, un préjugé de tous les temps et de tous les pays, que les grands valent mieux que les petits) ; ce ne sont que les petits ; ils sont fous parce qu'ils ne connaissent pas la voie de l'Eternel, le droit de leur Dieu. Je m'en irai vers les grands, et je leur parlerai. Car eux, ils connaissent la voie de l'Eternel, le droit de leur Dieu. Eh bien ! eux tous ensemble ont brisé le joug, rompu les liens. » (Jérémie 5 :1-5.)

Et de même qu'on entend tant de gens répéter aujourd'hui. « La religion de nos pères, l'Eglise de nos pères, la cathédrale de nos pères, » pour se dispenser de se convertir eux-mêmes, et s'épargner en matière de foi tout sacrifice qui leur coûterait quelque chose, les Israélites du temps de Josias ne faisaient que répéter (tant se ressemblent toutes les générations humaines) : « Le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel : » et c'était par là qu'ils prétendaient absoudre tous les crimes et même les légitimer d'avance. Ne dirait-on pas, à entendre les reproches de Jéhova à la nation rebelle, que le système des indulgences plénières a été inventé à Jérusalem dans le 7^e siècle avant Jésus-Christ ?

« Quoi ! voler, tuer, commettre adultère, jurer faussement, encenser Baal et aller après d'autres dieux que vous ne connaissez point . . .et vous venez, vous présenter devant ma face dans cette maison sur laquelle mon nom a été invoqué, et vous dites : Nous échapperons ! » (7 :4,9,10)

L'idolâtrie, l'adultère dans le culte et l'adultère dans la famille et la société, l'injustice, la spoliation, le mépris de la parole jurée et le mépris de la vie humaine (on ne nomme pourtant pas l'ivrognerie) : tout cela recouvert de propre justice et de formalisme, voilà le résumé de l'état moral de Jérusalem sous le règne de Josias ; et que sera-ce sous ses quatre successeurs, alors que l'exemple donné du trône viendra à la rencontre de la corruption invétérée et universelle ! Alors on vit,

ainsi qu'à toutes les époques fatales, toutes les classes de la nation, les dirigeantes et les dirigées, saisies de ce vertige d'imprudence, d'impudence et d'impudeur qui est l'avant-coureur des malheurs, faire une ronde éperdue sur les bords de l'abîme.

Les quatre autorités du temps, les civiles et les religieuses, les rois, les sacrificateurs, les scribes et les prophètes, semblèrent s'être accordés pour faire chacun justement le contraire de son devoir, et pour montrer aux autres et au peuple comment il ne fallait pas faire.

« Les sacrificateurs n'ont pas dit : Où est l'Éternel ? et les dépositaires⁵ de la loi ne m'ont pas connu, et les pasteurs (les rois) ont rompu avec moi, et les prophètes ont prophétisé par Baal. » (2 :8)

On vient de nommer les prophètes. Un des phénomènes les plus curieux des derniers jours de l'existence de Juda fut, en effet, l'apparition subite et tumultueuse de ces personnages qui furent aux vieux prophètes de Jéhova, ce que les plantes parasites qui percent dans les fentes des vieux murs sont à l'olivier vigoureux et fécond. Mais l'olivier avait été cruellement ébranché. Le fils d'Ezéchias, Manassé, avait versé à flots dans Jérusalem le sang des innocents, coupables d'avoir dit la vérité (2 :34), et les imposteurs avaient pris la place des martyrs.

Rappelons à ce propos le proverbe latin *Optimi corruptio pessima* (la pire des corruptions est celle de ce qu'il y a de meilleur), pour dire que cette sentence s'est confirmée à toutes les époques de l'histoire. Qu'y a-t-il eu de meilleur dans la chrétienté que le ministère évangélique ? C'est pour cette raison même qu'un Judas est sorti des rangs des apôtres, et que les plus grands scandales qui aient affligé l'Église chrétienne depuis dix-huit siècles ont été causés par des dépositaires indignes de ce mandat suprême.

Le prophétisme de même avait été la plus glorieuse des institutions théocratiques de l'ancienne alliance, celle qui devait suppléer les deux autres, le sacerdoce et la royauté, et survivre à leur déchéance. Ne nous étonnons donc point que le prophétisme hébreu ait été atteint, lui aussi, par la loi de la durée, comme toute création de l'esprit qui, en se transformant en institution, acquiert des formes, des droits, et par conséquent des intérêts.

Et l'on verra de même à la fin des temps que, de toutes les contrefaçons de la vérité, le faux prophétisme, la fausse inspiration, les souffles les plus subtils

5. Littéralement : « Les manieurs de la loi. » Et il se trouve des interprètes pour soutenir, en présence de ce texte, qu'il n'existait alors aucune loi écrite.

enfanteront les séductions les plus fortes ; et le dernier prophète du Nouveau Testament nous montre dans l'avenir la Bête escortée d'un faux prophète, la force usurpatrice, de la sagesse mensongère.

C'est Jérémie⁶ qui nous fait connaître avec le plus de détails les étranges rivaux que le malheur des temps lui avait donnés. C'est lui qui nous montre ces larrons des âmes, plaçant la flatterie sous les auspices du nom de Jéhova ; formant et dirigeant, comme les fameux ulémas de l'Égypte moderne, le soi-disant parti national ; annonçant la victoire avant les désastres, une prompte restauration après les jugements. Ce furent eux qui, prenant les dehors et adoptant les formules d'un patriotisme facile, répondaient à toutes les censures : Paix, paix ! alors qu'il n'y avait pas de paix (6 :13 et 14) ; ce furent eux qui, à force d'impostures et jusqu'à l'heure suprême, entretenirent le funeste optimisme des rois et du peuple.

Il paraît même que, pour mieux en imposer aux multitudes, ils empruntaient aux vrais prophètes de Jéhova leurs formules, leurs symboles, et imitaient jusqu'à leur accent et leurs gestes : dernier et significatif hommage rendu par le mensonge à la vérité. Eh ! il n'y aurait jamais eu de faux prophètes, s'il n'y en avait pas eu de vrais, et la fréquence même des faux prodiges dans l'histoire atteste la réalité du monde surnaturel.

« J'ai entendu, s'écrie notre prophète au nom de l'Éternel, en paroles entrecoupées par l'indignation, ce que disent ces prophètes qui prophétisent en mon nom des mensonges en disant : J'ai eu un songe . . . j'ai eu un songe . . . Jusques à quand veulent-ils, ces prophètes de mensonge, prophètes de l'imposture de leur cœur . . . pensent-ils faire oublier mon nom à mon peuple par les rêves qu'ils se racontent les uns aux autres, comme leurs pères ont oublié mon nom par Baal ?

« Aussi je viens à ces prophètes, dit l'Éternel, qui dérobent mes paroles les uns aux autres. Je reviens à ces prophètes qui remuent la langue et qui disent : Il a dit . . . et je ne les avais point envoyés, et je ne leur avais rien commandé. » (23 :26-32)

Dès l'an 610, date de la mort de Josias, les événements se pressent à Jérusalem. Le royaume de Juda ne devait plus compter que quatre rois, et quels rois !

Jéhojachaz, le second des fils de Josias, ne fait que passer sur le trône pour être déposé au bout de trois mois par Pharaon Néco, le vainqueur de son père, et disparaître en Égypte. Jéhojakim, son frère aîné, installé à sa place par l'Égyptien,

6. comparez à la même époque Ezéchiel 13 :9 ; 14 :9 ; et déjà Michée 3 :11

dont il resta le vassal pendant trois ans, fut durant les onze années qu'il occupa le trône une vraie calamité publique. Aussi vaniteux que cruel, on le vit prélever sur la misère de son peuple les sommes nécessaires pour payer son tribut au suzerain étranger, et s'élever à lui-même de somptueuses demeures non payées. En même temps, il paraît avoir eu des prétentions à la culture philosophique. La double gloire de son ancêtre Salomon, le savant et le bâtisseur, empêchait Jéhojakim de dormir. . . . Avec tout cela, le jeune prince redoutait la littérature d'opposition, et la chronique du temps nous le montre lacérant un jour à coups de canif et jetant dans le brasero de sa chambre un manuscrit précieux où il était question de lui. (36 :22, 23)

« Ne pleurez pas celui qui est mort, s'écrie Jérémie en parlant de Josias, pleurez celui qui s'en est allé (Jéhojachaz), car il ne reviendra pas et ne reverra pas le pays de sa naissance. »

Puis, se tournant vers le prince régnant : « Malheur à celui qui bâtit sa maison sans justice et ses étages sans droit ; qui fait travailler son prochain pour rien et ne lui paie pas son ouvrage ; qui dit : Je me bâtirai une maison vaste et des chambres spacieuses ; j'y perce beaucoup de fenêtres ; je la couvre de cèdres, et je la peins au vermillon. Es-tu roi, parce que tu as la passion du cèdre ? Ton père n'a-t-il pas mangé et bu ? Il faisait droit et justice, et tout allait bien pour lui ; il jugeait la cause du malheureux et du pauvre, et tout allait bien. N'est-ce pas là me connaître ? dit l'Eternel. »

Et la fin de tout cela, la voici : « Il sera enterré (lui, si bien logé) comme on enterre un âne, traîné et jeté hors des murs de Jérusalem. » (22 :10-19)

La quatrième année de ce triste personnage fut marquée d'un trait ineffaçable dans les souvenirs de notre prophète, car ce fut dès cette date ominieuse, l'an 606, qu'il commença à mettre par écrit ses discours (36 :1). Jusqu'alors il n'avait voulu parler qu'à ses contemporains ; dès maintenant il a conscience de parler à la postérité, et il ne s'est point trompé.

Il est triste, sans doute, de constater dans l'histoire des civilisations que presque toutes les grandes crises et les grandes journées ont été marquées par des batailles. Voyez-vous ce champ clos entre une ville, une montagne et une rivière ? C'est là que dans unes des journées de l'humanité deux multitudes humaines se sont rencontrées et entre égorgées ; et c'étaient là les arbitres de la civilisation, du progrès et de la justice. L'inspiration subite ou l'inadvertance d'un capitaine sur ce théâtre de mort a décidé des destinées d'un peuple, d'une race et d'une des langues

humaines. L'existence d'un marais ou d'un bois sur le passage d'un corps d'armée a valu à l'ennemi la victoire et la gloire.

Carkémisch, ville située sur l'Euphrate, fut un de ces lieux prédestinés. Ce fut là qu'en 606 se termina le court duel de l'Égypte et de Babylone par la défaite complète de Pharaon Néco. Le vainqueur Nébucadnézar, fils et corégent de Nabopolassar, roi de Babylone, pousse aussitôt sa marche de l'Euphrate vers l'occident, s'empare de Jérusalem, soumet à son obéissance Jéhojakim, jusqu'alors vassal de Pharaon, et envoie de là à Babylone un premier convoi de captifs, dont firent partie entr'autres Daniel et ses trois compagnons. Ce fut la première déportation. Puis, apprenant en Palestine même la mort de son père, Nébucadnézar retourne par le plus court chemin à Babylone, où, sans contestation, il prend possession du pouvoir.

La quatrième année de Jéhojakim fut donc tout à la fois la première de la domination universelle de Babylone, la première du règne de Nébucadnézar, le nouveau *serviteur de l'Éternel* que Dieu a établi sur la terre entière, sur les hommes et sur les bêtes (27 :6), la première enfin des soixante-dix années assignées par l'oracle à la captivité de Babylone (25 :12 ; 29 :10), qui se termina, en effet, par l'édit de Cyrus, en l'an et au jour annoncés, en 536.

En reconnaissant un pouvoir étranger à la théocratie à côté du gouvernement direct de Jéhova, le prophète de Juda a, lui le premier, et six siècles avant Jésus-Christ, institué le grand principe de la séparation des pouvoirs civil et religieux, qui devait un jour trouver sa formule dans cette sentence du Maître et du fondateur du droit public moderne : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Et Daniel et ses trois compagnons ont déjà montré à Nébucadnézar et au monde qu'il y a une limite où s'arrête l'empire universel : celle où commence l'empire de la conscience. (Daniel 1)

Dès ce moment aussi, le peuple de Juda se voit fractionné en deux tronçons qui, jusqu'à la crise suprême, ne cessèrent, sollicités par les faux prophètes de Babylone et de Jérusalem, d'aspirer à se rejoindre. Ainsi qu'il arrive souvent dans l'histoire, c'était la partie la plus saine de la nation qui avait été la première atteinte par le châtement divin ; c'était celle sur laquelle reposaient l'espoir du prophète et les promesses de Dieu, tandis que le peuple resté à Jérusalem était comparé à des figes toutes pourries. (24 :8)

« Bâissez des maisons, » écrit Jérémie aux premiers captifs de Babylone, qui avaient commencé à pratiquer la politique toujours stérile de l'abstentionnisme : « Bâissez des maisons et habitez-les ; plantez des jardins et mangez-en les fruits ; prenez des femmes et ayez des fils et des filles prenez des femmes pour vos fils, et donnez des maris à vos filles, et qu'elles enfantent des fils et des filles. Multipliez-vous là et ne diminuez pas ; et recherchez le bien de la ville où je vous ai exilés, et priez l'Éternel pour elle, car son bien sera votre bien. » (29 :5-7)

En effet, pendant que les premiers déportés s'installaient dans la terre étrangère, l'horizon s'assombrissait de plus en plus du côté de la patrie. Impatient du joug, Jéhojakim, profitant sans doute d'un embarras momentané où se trouvait le roi de Babylone, lève l'étendard de la révolte, et Nébucadnézar lâche contre lui pour le réduire, ou du moins le molester, en attendant le moment d'intervenir en personne, des partis de Bédouins du voisinage (2 Rois 24). Ce fut sans doute dans une de ces rencontres qu'il trouva cette fin ignominieuse dont l'avait menacé le prophète, laissant à son fils Jéhojakin, âgé de dix-huit ans, les terribles responsabilités que sa révolte avait encourues. Jéhojakin ne régna que trois mois dans une ville assiégée, et Nébucadnézar, enfin arrivé sur les lieux, l'envoya avec sa mère, ses femmes et ses eunuques à Babylone (2 Rois 24 :15), où il resta prisonnier durant trente-sept ans (2 Rois 25 :27-30). Ce fut la seconde déportation, qu'on peut fixer vers 599.

Mattanjah ou Sédécias, le troisième des fils de Josias, fut établi roi à la place de son neveu : mais il ne parut avoir accepté le trône de la main de Nébucadnézar que pour fomenter de nouveau la révolte contre son maître, et il fit aussitôt de sa capitale le centre des conspirations de tous les roitelets du voisinage. (Jérémie 27 :3) Etant d'ailleurs plutôt faible que méchant, Sédécias, comme tous les hommes de ce caractère, jetés dans des crises plus fortes qu'eux-mêmes, fit tout le bien qu'il osa faire et tout le mal qu'il n'osait empêcher. (chapitre 38)

Comme beaucoup d'autres aussi, il fit le brave. . . par lâcheté, et il paraît avoir été l'inventeur de la maxime fameuse : « Etant leur chef, il faut que je les suive ! » (38 :5)

En lui se vérifia une de ces normes générales et mystérieuses de l'histoire des nations, que nous n'eussions point inventées, et qui, toutes certaines et toutes justes qu'elles sont, nous causent, limités que nous sommes de toutes parts, un scandale toujours nouveau. Je parle de la loi selon laquelle ce ne sont point toujours les agents les plus pervers qui sont condamnés à procurer l'expiation suprême ; comme

si la justice entendait montrer qu'elle frappe, dans ces victimes désignées, moins l'individu que la race entière, et comme si, en présence de ces grandes ruines, elle voulait ouvrir une voie à la pitié, toujours plus bienfaitrice que la sainte colère elle-même.

Osée, le dernier des rois des Dix tribus, dont il est écrit qu'il fut moins mauvais que ses prédécesseurs (2 Rois 17 :2), Sédécias, le dernier roi de Juda, qui fut moins mauvais que Jéhojakim et Manassé, Romulus-Augustule, le dernier et le plus inoffensif des empereurs romains d'Occident, Constantin XII, le dernier des empereurs de Byzance, Louis XVI, le petit-fils de Louis XIV et de Louis XV, ont été les exemples divers, plus dignes encore de compassion que de blâme, de cette norme supérieure de la Providence divine dans le gouvernement du monde.

Effroyable destinée cependant que celle de ce fils de David qui eut de bons mouvements, mais à qui il manqua le courage de les suivre ! Fugitif dans la plaine de Jéricho, laissant derrière lui sa capitale prise et saccagée, il est arrêté par les cavaliers chaldéens, amené enchaîné au quartier général de Nébucadnézar, à Riblah, au nord-est de la Palestine, et là, là dernière chose qu'il vit sur la terre, ce furent tous ses fils égorgés devant lui, avant que le vainqueur, selon la coutume du temps, lui crevât les yeux de sa propre main, (Jérémie 39 :6, 7 ; 52 :11)

Peut-être serez vous du sentiment d'un de mes amis, qui est d'ailleurs aussi indulgent que savant, et qui déclare que c'est là une action qu'il n'a pas encore pu pardonner à Nébucadnézar.

Fin d'Israël, pouvait-on dire. Jérémie a comparé une fois (12 :9) Israël, l'héritage de l'Eternel, le peuple étrange, unique et impérissable, le plus béni et le plus puni de tous les peuples, à quelque *vautour bigarré* dont le plumage exotique aurait fait tout ensemble le joyau et le jouet des autres vautours. Tel encore le phénix, rêvé par la fable antique, qui devait renaître toujours de nouveau de ses cendres.

En 588, ce petit peuple de Juda, qui portait encore dans ses flancs l'idée divine et le salut du monde, pouvait, selon toutes les vraisemblances humaines, être compté parmi les nations finies.

II

Les luttes de Jérémie.

Nous avons fait passer devant vos yeux, sans y faire encore directement in-

tervenir notre héros, les divers actes du drame dont le dénouement fût les trois déportations successives du peuple de Juda et la ruine de Jérusalem. Nous n'avons en à signaler, chemin faisant, aucun point d'arrêt dans la décadence, aucune tentative efficace de réaction. Toutes les chances favorables, tous les symptômes avant-coureurs de jours meilleurs se dissipent ou sont emportés l'un après l'autre comme par un vent de tempête, et il ne reste que les éléments de décomposition et les causes de désastres. Représentez-vous un char lancé sur une descente qui aboutit à un gouffre : tel fut le royaume de Juda pendant le dernier siècle de son existence.

Dans une pareille situation, et, dirai-je d'une manière générale, dans la lutte pour l'existence dans laquelle nous sommes tous engagés jusqu'à aujourd'hui, deux partis se présentent à l'homme. L'un que M. Renan n'a pas découvert le premier, car Lucrèce avait déjà chanté en vers latins le plaisir qu'on éprouve à contempler du rivage un naufrage en mer, mais auquel l'académicien moderne a donné sa formule en l'appelant le *dédain transcendant*. Le parti du *dédain transcendant* consiste à assister en spectateur désintéressé et souriant au drame tragi-comique qui se déroule sur la machine ronde, tout en se disant et même en imprimant que ce spectacle est si curieux, tel qu'il est, qu'on hésiterait à y rien changer, même quand on en aurait le pouvoir. Ah ! M. Renan, vous avez raison de prendre en pitié les Jérémie, les fanatiques et les vaincus !

D'autres, au contraire, se sont crus appelés à parler, à agir, à combattre, fût-ce même à périr. Ils se sont jetés à corps perdu dans la grande mêlée avec le modeste ou naïf espoir d'en sauver quelques-uns. Ils ont trouvé quelque part une devise qui dit : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » et ils l'ont ramassée. Ils ont cru et dit que, si le succès est quelque chose, la fidélité est tout, et qu'elle reste ce qu'il y a de plus grand, jusque dans l'insuccès. Quelques-uns même ont cru entendre des voix intérieures et supérieures qui leur disaient : Malheur à toi, si tu ne prophétises ! Malheur à toi, si tu n'évangélises ! Et Jérémie avait fixé dans son souvenir, à vingt-cinq ans d'intervalle, le jour où quelque chose comme la main de l'Eternel avait touché ses lèvres, tandis que cette parole lui était adressée : « Voici, je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes pour arracher et pour abattre, pour ruiner et pour détruire, pour bâtir et pour planter. » (1 :10)

Ces hommes singuliers ont porté un nom dans ce livre singulier qui se nomme la Bible ; ils ne s'appellent ni les savants, ni les riches, ni les puissants de ce

monde ; ils se nomment les hommes de la foi, parce qu'aux époques et dans les rangs les plus divers, la foi, la confiance, la soumission au Dieu vivant a été le trait commun de tous ces héros inconnus ou méconnus du monde. Abraham, Moïse, Gédéon, Jephté, Samson, Samuel, David, Elie, Esaïe, Jérémie (voyez Hébreux 11), Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul et saint Jean ont tous été de ces hommes de foi.

Et savez-vous quelle a été la règle de leur vie, le motif de leur activité, le secret de leur force, leur conception du vice et de la vertu, du bien et du mal, du bonheur et du malheur, de la gloire et de la honte ? « Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme, qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Eternel ! Il sera comme un banni dans une lande ; il ne verra point venir le bonheur ; il occupera des lieux brûlés au désert, une terre salée et inhabitée. Béni soit l'homme qui se confie en l'Eternel et dont l'Eternel est la confiance ! Il est comme un arbre planté au bord des eaux ; il pousse ses racines vers l'eau courante ; il ne craint pas quand vient la chaleur, sa feuille reste verte ; il ne s'inquiète point dans l'année de la sécheresse et ne cesse point de porter du fruit. » (Jérémie 17 :5-8)

Je dis qu'en présence de Jérémie et d'une vie toute vouée à une idée, un dilemme se pose, le même que pour saint Paul et pour Jésus-Christ : imposteur, halluciné ou ambassadeur de la vérité !

Pascal a dit : « J'en crois, des témoins qui se laissent égorger ! » Moi qui suis convaincu qu'il est plus facile qu'on ne le pense de mourir en martyr, je dis : J'en crois un patriote qui est resté cinquante ans de suite dans la minorité !

Transportons-nous donc ensemble à Jérusalem, à deux mille cinq cents ans en arrière du moment où nous sommes. Nous ne tarderons pas à rencontrer dans les rues un personnage étrange.

Chacun le montre du doigt avec effroi ou colère : « Homme de contestations, homme de querelles pour tout le pays ; » tels sont les titres dont on le gratifie. Il n'a rien prêté ; il n'a rien emprunté (prêts et emprunts, vous le savez, ce sont les causes les plus fréquentes de brouilles entre les hommes), et cependant tous le maudissent. (15 :10)

Depuis nombre d'années, sans trêve ni cesse, il fait son métier d'annoncer le malheur et les malheurs. Personnalité sans mandat, peut-être sans feu ni lieu, il n'a pas de tribune désignée d'où il fasse entendre ses proclamations, mais il n'en est devenu que plus importun, car il les fait entendre de partout. Ah ! ce n'est pas à lui

qu'on reprochait de ne pas atteindre les masses ! Un jour de sabbat, il ira se poster aux portes de Jérusalem pour haranguer les passants :

« Ecoutez la parole de l'Eternel, vous rois de Juda, et vous tous habitants de Jérusalem qui passez par ces portes. Prenez garde sur vos âmes à ne pas porter des fardeaux les jours de sabbat ; ne faites aucune œuvre, et sanctifiez le jour du sabbat, comme je l'ai ordonné à vos pères. » (17 :21)

Une autre fois, vous verrez, cet improvisateur doué d'ubiquité, planté dans une des portes du temple, et là criant aux foules empressées à venir offrir des sacrifices, ces paradoxes vexatoires :

« Réformez vos voies et vos actions, et je vous ferai habiter en ce lieu-ci » (comme s'ils n'y habitaient pas déjà, 7 :2) ; puis s'exaltant jusqu'à ce diapason de délire qui fait nier les faits les mieux attestés : « Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices, et mangez-en la chair ; car je n'ai point parlé à vos pères, et je ne leur ai point donné de commandements en matière d'holocaustes et de sacrifices, au jour que je les ai fait monter du pays d'Egypte. » (7 :22)

Et le paradoxe était si fort que nos savants le nient à l'envi aujourd'hui. Les théologiens allemands de la fin du 19^e siècle ont relu pour la centième fois le passage : Jérémie 7 :22, et ils ont décidé qu'il ne disait que la vérité toute nue, et qu'il nous prouve que du temps de Jérémie, le livre du Lévitique n'était point encore composé. Et voilà pourtant à quoi l'on s'expose en lançant ainsi des paradoxes en pleine place publique de Jérusalem, en l'an 620 avant Jésus-Christ !

Bref, les audaces du personnage n'épargnèrent ni la populace, ni les notables, ni les gens constitués en dignité, ni l'Etat, ni l'Eglise, ni le souverain lui-même, qu'il affectait d'appeler le prochain de ses sujets (22 :13), et qu'il menaçait de temps en temps de la mort ou de la captivité pour le cas où il ne ferait pas assez de cas de ses avis (32 :1-5 ; 37 :17-21 ; 38.21-23). Lui-même nous a raconté que lorsqu'un de ses ouvrages eut été frappé de censure en haut lieu, il poussa l'irrévérence jusqu'à en faire une édition nouvelle, revue et augmentée ! (36 :32)

Dans la place assiégée, dans ces heures où la moindre défaillance suffit pour tout perdre, il ne cessa pas de prêcher la capitulation. . .assimilant sans vergogne la résistance au Chaldéen à la rébellion contre Jéhova ; et il encourut le reproche de ne montrer d'autre souci que celui d'abattre le moral des braves qui n'avaient pas désespéré de la patrie et de l'honneur. (28 :4) Partout et à tout propos, il prend le parti du sujet contre le souverain, du serviteur contre le maître, du pauvre contre

le riche (34 :13-22) : conduite bien imprudente en vérité à une époque et dans un pays où les liens sociaux n'étaient déjà que trop relâchés.

Vous savez que, s'il est un motif sacré pour toute âme bien née, c'est la confraternité professionnelle. Eh bien ! ce motif n'existe pas pour Jérémie le prophète ; et le voilà qui annonce à un collègue qu'il mourra bientôt (28.1-17) ; à un autre, qu'il sera rôti au feu par le roi Nébucadnézar ; que de plus son nom passera en proverbe (29.20-23), et au Souverain-Sacrificateur Paschur, que son nom ne sera plus Paschur, mais Magor-Missabib : *terreur tout autour* ! (20 :3)

Et puis, comme si le discours direct ne suffisait pas, il se livre à tout propos aux plus étranges exercices. Un jour il raconta qu'il était allé porter jusqu'au bord de l'Euphrate une ceinture qu'il aurait retrouvée plus tard toute pourrie (13 :1-7) ; plus tard il s'en ira dans le vallon de Hinnom au midi de Jérusalem, accompagné des anciens du peuple convoqués par devoir, pour casser en leur présence un vase de potier qu'il a apporté *ad hoc* (19). Vivant seul et sans famille (16), ne se mêlant ni aux réjouissances, ni aux deuils publics, il a fait de son inévitable personne un signe permanent de malheur.

Mais ce qui fut un comble, c'est que l'homme qui avait annoncé si longtemps d'avance des malheurs sans vraisemblance, déjà enfermé dans la ville assiégée, et quelques jours à peine avant la prise, choisit ce moment pour acheter un champ, à Anathoth, et en faire dresser l'acte en double exemplaire par main de notaire (32).

Quoi d'étonnant à ce que ce pessimiste, cet anti-opportuniste, cet intransigeant, ce doctrinaire, ce trouble-fête, se soit fait de temps en temps une de ces méchantes affaires dont on dit vulgairement : Il ne l'avait pas volé ! Car voyez-vous, ce qu'un peuple pardonne le moins, c'est le crime d'excentricité. Faites tout ce que vous voudrez, cela vous sera toujours permis, à condition que vous le fassiez comme tout le monde. Et j'entends d'ici les sages pères de famille, les bourgeois bien posés, les négociants retirés, les habitués des cercles bien pensants de Jérusalem se disant les uns aux autres : Cet homme a sans doute de bonnes intentions, mais il manque totalement de tact, et le gouvernement devrait mettre ordre à tout cela !

Et comme tout prophète n'est nulle part moins honoré que dans sa patrie et dans sa commune, les gens d'Anathoth, la commune de Jérémie, et ses parents furent ses premiers persécuteurs, les premiers à comploter sa mort : « Détruisons l'arbre avec son fruit, ont-ils dit ; retranchons-le de la terre des vivants, et qu'on ne se souvienne plus de son nom » (11 :19).

Ah ! par exemple, pour des *communiers* qui se sont trompés, ce sont les *communiers* d'Anathoth qui se sont trompés ; car voici deux mille cinq cents ans que leurs noms sont oubliés, tandis que nous prononçons encore aujourd'hui celui de Jérémie.

Chose triste à dire, mais dont l'histoire nous offre plus d'un exemple : dans le cas de Jérémie, les ecclésiastiques se montrèrent plus mauvais encore que les laïques. Un jour même, une seule fois, il trouva des juges à Jérusalem, et ce ne furent pas des prêtres. Arrêté à la suite d'une émeute, des sacrificateurs, des prophètes et du peuple, où il avait failli périr, il fut acquitté et relâché sur l'avis motivé des anciens de la campagne, et par ordre du tribunal des princes du sang convoqués par devoir devant le temple pour juger sa cause⁷ (26 :7-12).

Quant aux ministres du sanctuaire, il est évident qu'ils tiennent l'homme d'Anathoth pour un énergumène, un piétiste, un sectaire, à cette réserve près que son fidèle Baruc et lui composaient à eux seuls toute sa secte, ce qui la rendait encore moins intéressante. L'inquiétude du Sacré-Collège était si grande que le sacrificateur Scémahjah, déjà captif à Babylone, se donna la peine d'écrire à son successeur dans le temple de Jérusalem, pour l'exhorter à mettre à l'ombre cet individu « se disant prophète et inspiré, » lequel, par les conseils non demandés qu'il distribuait de Jérusalem à Babylone, ne faisait que troubler la paix de l'Eglise (29 :26). Et le Souverain-Sacrificateur Paschur s'oublia même un jour jusqu'à frapper le dissident de sa main sacrée, avant de le faire mettre vingt-quatre heures en prison, pour lui apprendre à se taire (20 :2).

Si la grande prospérité est funeste aux mœurs des peuples, les grandes calamités nationales, le sont peut-être encore davantage. C'est alors que s'exaspèrent les passions longtemps contenues par le prestige de l'ordre public, et que les victimes se vengent des souffrances méritées qu'elles endurent sur ceux-là mêmes dont les conseils, écoutés à l'heure favorable, eussent conjuré ces malheurs. Je ne sache pas que ce soit jamais au milieu des horreurs d'un siège et de l'invasion que Dieu ait fait son œuvre de grâce dans une ville ou dans un peuple. Il y a des cas et des temps où Dieu frappe pour punir et non plus pour sauver.

Il y avait dans Jérusalem, dans la maison d'un certain Jonathan, prince du sang royal, une fosse profonde et infecte, dont le fond était couvert d'une eau

7. Le personnage nommé Ahikam, à qui Jérémie dut d'avoir la vie sauve, était selon toute probabilité le père du futur gouverneur Guédaljah. (40 :5)

fangeuse. C'était une oubliette pour les malfaiteurs. Le dernier des grands prophètes de Jéhova, le dernier représentant fidèle de la théocratie à Jérusalem, accusé de trahison à la cause nationale pour avoir tenté de sortir de Jérusalem avec la foule pendant une trêve, fut arrêté au collet par le chef du poste, malgré ses dénégations, puis jeté dans ce trou par ordre des chefs de la théocratie (27 :7-17) ; et ils l'y auraient laissé périr et pourrir sans l'humanité d'un eunuque noir, qui lui jeta une corde et des haillons pour aider l'homme de Dieu à remonter dans le séjour des hommes⁸.

Et lorsqu'il eut vu Jérusalem prise par l'ennemi et les ruines fumantes de la ville et du temple, les captifs de Juda, hommes, femmes et enfants, enchaînés et demi-nus à Rama, où les contemplait en gémissant l'ombre de Rachel leur mère (31 :15), puis prenant la longue route de l'exil sous la conduite de la soldatesque chaldéenne ; lorsque le roi de Babylone, plus clément pour le prophète de Jéhova que ses propres compatriotes, lui eut offert enfin le repos, une retraite et la fortune, ...comme s'il n'était pas rassasié d'horreurs, Jérémie refusa ; il reste dans cette Canaan toute couverte de cendres, comme la dernière sentinelle des restes mutilés d'Israël.

A ce moment du moins, je pourrais croire la coupe des malheurs épuisée. Eh bien, non ! cette terre promise, jadis découlant de lait et de miel, cette terre sainte, dès longtemps déjà ivre de sang, verra de nouveaux massacres au milieu de ses ruines (chapitre 41) ; et quand ces derniers réchappés qui de tant de leçons n'ont rien appris et tout oublié, prennent le parti de désobéir encore une fois et de s'enfuir en Egypte (chapitre 42), alors, après cinquante années d'un ministère inutile, pareil à la Némésis antique, mais à une Némésis qui serait l'incarnation de la compassion et de la vérité, Jérémie ira s'attacher encore aux pas désordonnés des enfants de Juda ; il les poursuivra en Egypte pour partager avec eux le sort que lui-même leur avait prédit (42 :18 ; 43 :8-13), et il finira sa carrière lapidé par leurs mains.

Telles furent les luttes de Jérémie avec les hommes et les choses ; et pourtant celles-là ne furent ni les seules, ni les plus ardentes. Comme son ancêtre le patriarche Jacob, Jérémie le prophète a lutté avec Dieu et avec les hommes ; mais, à la différence de Jacob, dans un cas comme dans l'autre, il a été vaincu. Je pourrais appeler Jérémie le grand *Vaincu*.

8. Voir 39 :15-18, la récompense promise à Hébedmélec, son libérateur.

Peut-être, si je vous, demandais la définition d'un prophète d'Israël, me répondriez-vous que c'était un être qui n'était pas sujet aux mêmes infirmités que nous ; un homme qui, ayant la face semblable à un caillou (Esaïe 50 :7 ; Ezéchiel 3 :9), portait en lui un cœur de marbre, qui pouvait recevoir le fouet ou des soufflets, endurer le froid et la faim, être mis au pain et à l'eau, passer plusieurs jours dans une oubliette sans rien sentir ; un homme comme le dévot de la comédie, prêt à voir périr femme, enfants, patrie et jusqu'à « cette guenille » qui nous est si chère, sans s'en soucier autant que de cela ! un homme enfin qui pouvait bien faire des lamentations, mais dont il faut dire que même alors, ce n'était pas lui qui les faisait.

Vous entendrez des chrétiens soutenir que des hommes comme Spurgeon et Moody sont inaccessibles à la tentation de l'orgueil, et l'on me dit que les héros et les héroïnes des romans religieux d'Outre-Manche, sans compter maints personnages réels de ces climats, sont des gens vraiment inimitables, toujours inébranlables et fondés sur leur Bible ; des gens qui, après avoir prononcé un vœu ou formé une pieuse résolution, n'ont jamais à y revenir, qui ont rejeté le péché une fois pour toutes, comme une pierre lancée à la fronde et qu'on ne revoit plus.

Eh bien, ce que j'aime, je vous l'avoue, chez les héros de la Bible, à la différence des saints parfaits, c'est que je remarque qu'ils me ressemblent, et que même, en certains moments, (puissé-je ne scandaliser personne !) je les trouve, presque aussi mauvais que moi. Ne vous scandalisez pas de ce langage, car eux-mêmes en ont tenu un tout pareil, sans craindre l'effet que pourraient produire leurs confidences sur les âmes de la chrétienté future.

Tout au moins ces défaillances de foi chez un Abraham, un Elie, un Jérémie ou un Jean-Baptiste nous serviront-elles à comprendre le propos si étonnant de Jésus-Christ (Matthieu 12 :11) : Le plus petit des chrétiens est plus grand que le plus grand d'eux tous.

« Tu es pour moi comme une source tarie, comme des eaux qui trompent. » (15 :18.) Qui donc a dit cela ? C'est Jérémie, le prophète de Jéhova. A qui parlait-il ? A Jéhova.

« O Eternel ! lorsque je plaiderai contre toi, tu seras trouvé juste, et cependant je contesterai avec toi. » (12 :1) Quel est l'homme qui ose ainsi contester avec le Créateur du ciel et de la terre, le dépositaire de la toute-puissance et de la justice éternelle ? C'est le prophète d'Anathoth.

« Je suis l'homme qui ai vu l'affliction sous la verge de sa fureur. C'est contre

moi seul qu'il tourne sa face toujours de nouveau. » (Lamentations 3 :1) Savez-vous de qui l'on parle ainsi à la troisième personne, comme de quelqu'un qu'on ne veut pas nommer ? Quel est ce nom fatal que l'homme des Lamentations se refuse à dire ? Mais, ô miracle ! à peine a-t-il de nouveau passé par les lèvres de l'homme de Dieu, ce nom tout-puissant et sauveur, fût-il accompagné de la plainte encore ; à peine l'homme de Dieu a-t-il dit : « Ma force et mon attente ont pris fin loin de Jéhova, » le ban qui pesait sur son âme est levé ; la consolation est rentrée en elle avec, la foi, et l'action de grâce avec la soumission : « L'Eternel est bon pour celui qui s'attend à lui, pour l'âme qui le cherche ; il est bon d'attendre en silence la délivrance de l'Eternel. » (Lamentations 3 :24-26)

Attendre ; mais que souvent l'attente est lourde à l'âme isolée ! *en silence* ; mais que le murmure est proche des lèvres de l'innocent qui souffre ! Apôtre téméraire qui, sans vocation, sans devoir et par conséquent sans droit, t'es précipité au milieu des pièges et des périls, tu seras, si tu succombes, tout ensemble l'objet de ma compassion et de mon blâme, car tu entendras en toi-même une voix qui te dira : C'est toi qui l'as voulu !

Mais combien la plainte de l'homme jeté dès son jeune âge par une main irrésistible dans les flots tumultueux, et privé du double espoir d'en être tiré ou d'y périr, me paraît touchante et justifiée ! « Tu m'as séduit, ô Eternel ! et j'ai été séduit ; tu m'as saisi et tu m'as vaincu. » (20 :7) Et voilà qu'au sein de cette lutte de tous les jours où un secours surnaturel serait si nécessaire, les refus que l'Eternel fait à Jérémie se comptent par les demandes que Jérémie fait à Dieu. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, l'homme a toujours tort, Dieu a toujours raison, et les compassions du prophète sont réprimées aussi bien que ses emportements.

Après Abraham, Moïse, Samuel et David, après tous les grands intercesseurs, Jérémie lui aussi intercède pour son peuple, qui est le peuple de Dieu, et par cinq fois, et avec quelle ardeur, quelle habileté, quelle fécondité de ressources, quelle variété de moyens de défense ! (7 :16 ; 11 :14 ; 14 :7-9, 13, 19-22.) Comme il multiplie ses attaques contre la justice suprême ! Eternel, fais grâce ; si ce n'est pour l'amour de nous, que ce soit du moins pour la gloire de ton nom ! (14 :7). Eternel, fais grâce à ce peuple, moins coupable que séduit, car ce sont les faux prophètes qui lui disent : Vous n'aurez pas l'épée ! (14 :13). Fais grâce, ô Eternel ! à des pécheurs qui confessent leurs fautes et les fautes de leurs pères ; et si aucune autre raison, ni la compassion, ni l'équité, ni les intérêts mêmes de ton nom ne te

touchent plus, s'il ne reste plus que cet argument à faire valoir : eh bien, fais-le, parce que tu l'as déjà fait ; fais-le au nom de tes miséricordes passées ! (14 :19-22)

Inutile ! à chaque fois que le prophète-sacrificateur intercède, l'Eternel répond : « N'intercède plus ! Et quand ce seraient Moïse et Samuel qui se tiendraient devant moi, je leur dirais comme à toi : Chasse-les de devant ma face et qu'ils partent ! » (15 :1)

Mais si l'homme de Dieu est vaincu quand il prend les beaux rôles, que sera-ce dans les autres ?

Veut-il s'enfuir ? Ira-t-il rejoindre dans les solitudes toutes les nobles âmes, les blessés de la lutte et du monde ? « Qui me donnera, s'écrit-il avec elles, au désert, une cabane de voyageurs ? J'abandonnerais mon peuple et je m'en irais d'avec eux. » (9 :2) Et l'Eternel lui a dit : Tu resteras.

Va-t-il céder à l'instinct de la conservation et essayer de la flatterie sur ces natures exaspérées par ses censures, le ministre complaisant n'échapperait aux mains du peuple que pour tomber dans celles de Dieu. « Ne t'abats pas à cause d'eux, de peur que je ne t'abatte devant eux. » (1 :17)

Songe-t-il à se taire, une voix ardente et secrète comme un feu dévorant ses os lui dit : « Tu ne te tairas pas » (20 :9)

Qu'il prenne donc parti à son tour pour la cause de Dieu contre tous ces idolâtres qui profanent le nom glorieux d'Israël ! qu'il joigne donc ses impatiences au courroux divin pour accomplir la justice divine ! Ecoutez la réponse que Dieu va lui faire :

« Si tu cours avec des piétons et qu'ils te fatiguent, comment lutteras-tu avec des cavaliers ? S'il te faut une terre de paix pour te donner confiance, que feras-tu dans les halliers du Jourdain ? » (12 :5)

Singulière façon, en vérité, de relever un homme abattu que de lui promettre de nouvelles épreuves, prochaines, et plus fortes encore que celles d'aujourd'hui !

Serviteur du Dieu juste et saint, ministre de la vérité, qui oses rappeler à ton Dieu ta fidélité et tes services passés (15 :16, 17), serviteur inutile, médecin des âmes, guéris-toi toi-même. Et pour vaincre le mal dans ton peuple, prends garde à le vaincre tout d'abord dans ton cœur.

« Si tu reviens à moi, je te ramènerai ; tu te tiendras devant ma face ; et si tu sépares (en toi-même, prophète infidèle) ce qui est précieux de ce qui est vil, ils reviendront à toi et tu ne reviendras pas vers eux. Et je ferai de toi pour ce peuple

une muraille d'airain fortifiée ; ils te feront la guerre et ils ne pourront rien contre toi, car je serai avec toi pour te secourir et te délivrer, a dit l'Eternel. » (15 :19-21)

Qu'elles sont effrayantes et souvent subites, ces tempêtes de l'âme humaine, et bien plus encore que celles de la mer. Voyez ce naufragé porté alternativement dans les abîmes et sur la cime des flots, telle est l'âme humaine, telle fut votre âme peut-être dans une des grandes crises de la vie. Mystères et contradictions de l'homme ! Il y eut un jour, il y eut une heure où le prophète Jérémie, poussé à bout par les hommes et se croyant délaissé de son Dieu, proféra de suite l'action de grâce et l'imprécation :

« Chantez à l'Eternel, car il a tiré de la main des méchants l'âme du malheureux... » « Maudit soit le jour où je suis né ! Que le jour où ma mère m'a enfanté ne soit pas béni ! Maudit soit l'homme qui porta la nouvelle à mon père, en lui disant : Un fils t'est né, et qui le combla de joie ! Que cet homme devienne pareil aux villes que l'Eternel a renversées sans s'en repentir ! qu'il entende le cri le matin et le tumulte à midi, parce qu'il ne m'a pas tué dès le sein maternel, afin que ma mère fût mon tombeau, ou que sa grossesse fût sans fin ! Pourquoi suis-je sorti de ses entrailles pour voir la peine et la douleur ? Car mes jours se consomment dans l'ignominie. » (20 :14-18)

Et qu'est-ce que Dieu va répondre à ce nouveau délire de son serviteur ? Rien. Car la seule chose que Dieu ne pardonne pas à sa créature, c'est le mutisme : « Quand je me suis tu, a dit David, mes os se sont consumés » (Psaumes 32 :3). Parlez à Dieu ; apportez-lui plaintes, griefs, murmures, hérésies même, car tant que vous ferez de lui le confident de vos pensées et l'auditeur de vos discours, il est sûr que votre âme ne roulera pas dans les abîmes.

III

Les oracles de Jérémie

« Dès que tes paroles se sont trouvées, je les ai mangées ; tes paroles sont devenues ma joie et l'allégresse de mon cœur » (15 :16). « Quand j'ai dit : Je ne ferai plus mention de lui, et je ne parlerai plus en son nom, il y a eu dans mon cœur comme un feu dévorant renfermé dans mes os, et je me suis efforcé de le contenir et je n'ai pu. » (20 :9) Ce feu qui a tout à la fois consumé et soutenu les prophètes et le *reste* fidèle d'Israël, c'était la foi au salut à venir. Et par un miracle unique dans l'histoire de la pensée et de la parole humaines, je vois cette flamme entretenue et grossie des causes même qui devaient l'éteindre, des décombres des institutions du passé, des désespoirs et des ténèbres du présent, des ruines matérielles et des ruines, morales. Ce fut aux époques les plus calamiteuses de l'histoire d'Israël que cette inspiration d'un genre unique s'éleva le plus haut et apparut la plus grande. C'est alors que les prophètes d'Israël ont décrit avec le plus de certitude, avec les contours les plus précis et sous les traits les plus lumineux, cette image d'un futur Oint de l'Éternel qui, depuis des milliers d'années, depuis le jour même de la chute, se dégageait lentement, patiemment et victorieusement de ses langes toujours plus transparents. Et quand la cause de la théocratie visible fut désespérée, quand toute chance d'une régénération prochaine de la nation eut disparu, quand les générations que les hommes de Dieu avaient « dès le matin » rappelées à la loi et au témoignage, ne surent plus répondre à leurs avertissements que par les sophismes ou les blasphèmes, alors ces interprètes de l'antique Loi de Jéhova, ces prédicateurs de la justice, d'obscurs vengeurs qu'ils étaient de la morale offensée sur le sol de Juda, se sont transformés en prophètes des nations, en contemplateurs des destinées futures de l'humanité et du royaume universel de Dieu.

A la suite des jugements déchaînés sur le monde et figurés dans la vision du mont Horeb (1 Rois 19 :9-18) par le vent, le tremblement et le feu, au delà de ces éléments porteurs des sentences divines, les prophètes d'Israël ont ouï, comme venant des profondeurs de l'avenir, le son doux et subtil de la grâce, essence de Jéhova lui-même ; et ils ont annoncé que ce que le courroux n'avait pas fait, la grâce saurait un jour le faire. Et tous les successeurs d'Elie, le grand prophète, se sont transmis fidèlement l'un à l'autre, comme un flambeau auquel chacun d'eux aurait ajouté une lueur, ce refrain redoutable et propice : *La nation est perdue, mais*

un reste sera sauvé. C'est ainsi que, comme deux sœurs ennemies, la promesse et la menace se sont rencontrées sur ce sol sacré et fumant ; et je les vois s'entrelacer, lutter, se dégager l'une de l'autre, se distancer, se rejoindre ; et les deux derniers mots de la prophétie de l'Ancien Testament seront la promesse et la menace encore, la promesse de la visite de Jéhova dans son temple (Malachie 3 :1, 2) et la menace de l'interdit ! (4 :6)

Mais de même que les époques primitives de la formation de la couche terrestre se succèdent sous nos yeux avec ordre et gradation, que les différentes formations de la vie, dominées par un plan préexistant à toutes, apparaissent, disparaissent et reparaissent plus fécondes et plus pures à travers les vastes ondulations de la nature, de même chacune des créations successives de la prophétie en Israël s'ajoute à la précédente pour la compléter sans la détruire ; et cette commune idée d'avenir qui traverse tous les anciens âges, va d'une époque à l'autre, se précisant, s'enrichissant, s'accroissant de sa propre vitesse, *crescit eundo* !

Soudain elle apparaît dans des formes nouvelles, dans des types perfectionnés ; puis, disparue pour des siècles d'intermittence qui ne furent que des siècles d'incubation, elle affleurerait tout à coup et plus riche que jamais à une nouvelle époque créatrice et privilégiée ; tour à tour satisfaisant et sollicitant le saint désir des fidèles de Sion ; tantôt s'enfermant dans la réalité contemporaine qu'elle sanctifie, tantôt planant au-dessus d'elle en juge et justicière, jusqu'au jour où, dans l'accomplissement des temps, l'idée sera devenue la réalité, la Parole sera faite chair.

Suivez, je vous prie, les pas miraculeux de la promesse messianique à travers les milliers d'années qui ont précédé et préparé Jésus-Christ. Dieu promet aux premiers pécheurs une semence rédemptrice qui se nomme toute la postérité de la femme. Mais aussitôt cette promesse va se restreindre elle-même par voie de sélections successives, à la postérité de Sem, à la postérité d'Abraham, à celle d'Isaac à l'exclusion d'Ismaël, à celle de Jacob à l'exclusion d'Esau ; et après Jacob, elle se fixe sur la tête de Juda (Genèse 49 :8-10), pour s'y reposer quelque temps.

Dès ce moment, dans l'objet promis qui n'était jusqu'alors qu'une postérité, une race, une famille, une collectivité enfin, je commence à entrevoir une personnalité unique, une individualité consommatrice, un homme qui surgira du sein de cette

tribu royale pour assumer ses charges sur sa tête et hériter ses gloires⁹. Quatre cents ans plus tard, Moïse annonce à son peuple que ce personnage attendu sera un prophète comme lui. (Deutéronome 18 :18)

Mais, à cette heure aussi, le flot jusqu'ici toujours grossissant, s'arrête tout à coup et le voilà perdu ! Durant les longs labeurs de la conquête et de l'installation du peuple-Messie dans la Terre promise, l'idée d'avenir ou s'est éteinte, ou s'est frayé des voies souterraines à travers des masses réfractaires. Ne craignez rien : des profondeurs qui vous la cachaient, l'onde surnaturelle jaillit de nouveau, joyeuse et sonore, au jour où il fut dit à David, institué l'héritier privilégié de Juda : « Ta maison et ton règne seront assurés pour jamais devant tes yeux, et ton trône sera affermi à jamais » (2 Samuel 7 :16).

Israël eût pu croire à cette fois que le terme des promesses et de ses destinées était atteint, si les fautes et les hontes de ce règne glorieux et les défections du riche et sage Salomon n'eussent prouvé que les fidèles devaient se remettre à attendre et à supplier. Et l'idée d'avenir, un instant réconciliée avec la royauté et la nation théocratiques, s'en détache incontinent pour se projeter dans un avenir plus lointain que jamais. David lui-même avait déjà reconnu que, le peuple de Dieu n'avait pas besoin seulement d'un roi, si glorieux qu'il fût (Psaume 2), mais d'un sacrificateur (Psaume 110).

Dès le jour du schisme, quatre périodes, dont les trois premières seules doivent être nommées ici, marquent les phases successives de la promesse et de l'attente messianiques. Dans la première, qui comprend les 10^e et 9^e siècles, et que nous appellerons la période israélite, les voyants d'Israël, les Joël, les Amos et les Osée contemplent l'avenir sous l'image d'une reconstitution de la royauté et de la nation théocratiques (Joël 2 :28-32 ; 3 :20 ; Amos 9 :11, 12 ; Osée 2 :21-23 ; 3 :5). La figure du Messie futur semble de nouveau éclipser, ou ne reparaît dans les profondeurs de l'horizon que confondue dans le rayonnement du nom du premier David.

Dans la période assyrienne, qui comprend les 8^e et 7^e siècles, les Michée, les Esaïe annoncent à Israël, lancé désormais dans le grand mouvement des nations, l'avènement d'un Emmanuel, fils du ciel et fils de Sion, futur dominateur de Canaan et de la terre (Michée 5 :2 ; Esaïe 7 :14 ; 11) ; et en même temps enfant des larmes (Michée 4 :10 ; Esaïe 7 :14-25), homme de douleurs (Michée 5 :1), sacrificateur et

9. Je suis de ceux qui traduisent le texte difficile Genèse 49 :10 : « Jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre. »

victime (Esaïe 53), qui apportera avec lui la gloire et la justice.

Dans la période babylonienne, les Jérémie et les Ezéchiel, témoins de la ruine définitive de la royauté, de la nation et des institutions théocratiques, se sont représenté les formes glorieuses de l'avenir comme la contre-partie directe des choses de leur temps ; et tout en conservant les traits déjà connus et antiques du futur David (Jérémie 23 :5 ; 33 :15-17 ; Ezéchiel 34 :24 ; 37 :24), ils annoncent aux restes fidèles d'Israël l'avènement du peuple nouveau dans une alliance nouvelle et l'établissement du sanctuaire futur. Mais dans cette vision commune, ces deux grands contemporains se partagent, pour ainsi dire, leurs trésors : le prophète de Jérusalem prédit l'alliance nouvelle et la loi nouvelle (31 :31-34) ; le prophète de la captivité promet la force nouvelle, les grands souffles et les grandes eaux de l'Esprit, issues du temple idéal qui sera le Messie lui-même au sein de son peuple (47 ; comparez 11 :19 ; 36 :26 ; 37 :1-14 ; Jean 2 :19 ¹⁰).

Mais remarquez ce coup d'audace également unique dans l'histoire des religions : en voici une qui, tout en revendiquant pour elle l'autorité et l'infailibilité jusqu'au dernier iota et au dernier trait de lettre (Matthieu 5 :18), tout en annonçant la perpétuité de ses droits et de ses institutions, prédit une alliance nouvelle qui la remplacera et lui sera supérieure. Car d'une part Jérémie annonce au nom de Dieu que les lois de la nature seront violées plutôt que l'alliance avec Dieu et les Lévites rompue, que la postérité de David sera multipliée, que les Lévites, ministres du sanctuaire, ne cesseront point d'exister (33 :20-22) ; et ailleurs il prédit la disparition de l'Arche de l'alliance et l'abolition de l'ancienne alliance elle-même : « Quand vous aurez multiplié et fructifié dans le pays, il arrivera en ces jours, dit l'Eternel, qu'on ne dira plus : l'Arche de l'alliance de l'Eternel, et elle ne viendra plus au cœur ; on ne s'en souviendra plus ; on ne la regrettera plus, et on n'en fera plus une autre ; » pourquoi ? « parce que la ville de Jérusalem tout entière sera le trône de l'Eternel, et toutes les nations s'y assembleront » (3 :16).

Voici, « l'Eternel a créé une chose nouvelle sur la terre : la femme entourera l'homme » (31 :22). Pendant des milliers d'années, le monde avait vu Jéhova, l'époux d'Israël, occupé à rechercher et à poursuivre sa créature infidèle et fugitive. Par delà les horizons prochains, dans ces temps où Israël, revenu dans Canaan, sera en même temps revenu à Jéhova, la terre et les cieux verront enfin une

10. Un partage d'idées tout pareil se rencontre dans l'Epître aux Romains, entre le chapitre 6 (le type de la vie nouvelle) et le chapitre 8 (l'agent de cette vie nouvelle).

chose nouvelle, l'homme adorant son Sauveur et son Dieu, l'humanité humiliée et convertie entourant son céleste époux !

Et de cette extase béatifique où il est plongé, le prophète ne se réveille un instant que pour se préparer à voir de plus grandes merveilles.

« Je me suis réveillé et j'ai senti que mon sommeil m'avait été doux ! » (31 :26)

« Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où je traiterai une alliance nouvelle avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda ; non pas une alliance telle que je traitai avec leurs pères, au jour que je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte : alliance qu'ils ont rompue, dit l'Eternel. Car voici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël après ces jours-là. Je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Aucun d'eux n'enseignera plus son prochain, ni chacun son frère, en lui disant : Connaissez l'Eternel, parce que tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, parce que je pardonnerai leur iniquité, et que je ne me souviendrai plus de leurs péchés » (31 :31-34).

Sainte inspiration des prophètes d'Israël ! Ce qu'ils ont rêvé de plus grand et de plus beau dans l'avenir de leur nation, ce fut la loi de Dieu gravée dans tous les cœurs, et là, vécue, accomplie et aimée, Dieu réconcilié avec les pécheurs, la connaissance de l'Eternel répandue par toute la terre et distribuée à toutes les intelligences. Tous saints, tous justes, tous enseignés de Dieu, plus de prêtres, parce que tous verront Dieu, plus de ministres, parce que tous les saints seront ministres ...

Je me les représente, ces anciens héros de Dieu penchés sur leurs propres révélations, cherchant à découvrir pour quels temps et quelles conjonctures l'Esprit de Christ, qui était en eux, leur disait toutes ces gloires, quelle portée il fallait donner à ces oracles mystérieux et en apparence contradictoires ; cherchant à résoudre les énigmes jetées par l'Esprit devant leur âme, à faire dans ces tableaux de l'avenir, le départ de la réalité et de la figure, se demandant ce qui des institutions du présent renaîtrait sous une forme plus parfaite et ce qui resterait aboli, et savourant ainsi le livre idéal, tour à tour doux et amer à leur palais (Ezéchiel 3 :3 ; comparez Apocalypse 10 :10).

Écoutons le grand Pascal, le lecteur assidu des saintes Ecritures, qui s'illuminèrent devant lui, de tant de clartés dignes de son génie ; écoutez-le méditant à son tour sur ces antinomies de la prophétie de l'Ancien Testament : « Si la loi et les

sacrifices sont la vérité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, et qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent. Or, dans toute l'Écriture, ils plaisent et déplaisent.

Il est dit que la loi sera changée, que le sacrifice sera changé, qu'ils seront sans roi, sans prince et sans sacrifice, qu'il sera fait une nouvelle alliance, que la loi sera renouvelée, que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons, que leurs sacrifices sont abominables, que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement, que cette alliance sera éternelle, que le sacrifice sera éternel, que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, parce qu'il ne doit point en sortir que le Roi éternel n'arrive . . .

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité, tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure. » (Pensées : *des figuratifs.*)

Si les prophètes s'étaient contentés d'annoncer la rédemption à leur peuple, ils seraient bien grands déjà ; ils l'ont été plus encore. Étant les serviteurs du Dieu de toute la terre, ils ont eu conscience, eux, les membres d'un peuple petit, vaincu et captif, d'être les prophètes de l'humanité, chargés d'annoncer le jugement aux peuples même victorieux et la restauration aux vaincus.

« Tu as fait des prodiges et des miracles dans le pays d'Égypte, écrit Jérémie, dont la mémoire dure jusqu'à ce jour et en Israël et *dans l'humanité* »(32.20) ; et le voilà prononcé dans un petit coin de la Syrie, il y a deux mille cinq cents ans, ce grand mot d'*humanité* qui fait l'orgueil de notre siècle et de notre génération !

Et le Dieu de ce peuple petit, vaincu et captif, sera un jour le Jéhova de toutes les nations : « Jéhova ! ma force et mon refuge au jour de la détresse ; les nations viendront à toi des bouts de la terre, et te diront : Nos pères n'ont eu que le mensonge en héritage, des vanités qui ne profitent pas. C'est pourquoi je vais leur faire connaître mon nom et ma puissance, et ils sauront que mon nom est Jéhova » (16 :19-21).

M. Maspéro, dans son Histoire ancienne (page 554), plaisante le prophète Jérémie sur les nombreux démentis que les événements auraient infligés à ses prédictions, et il admire qu'il ne se soit point lassé d'en faire toujours de nouvelles. Je constate en passant qu'on ne nous a pas encore expliqué comment ce prophète malheureux avait pu, à deux reprises, annoncer que la captivité de Babylone durerait soixante-dix ans (25 :11 ; 29 :10), ce qui s'est, comme nous l'avons vu, littéralement

accompli ; et il faudrait ici plaindre Jérémie, pour une fois qu'il parlait juste, de n'avoir pas vu de ses yeux l'an 536 qui devait lui donner raison. Peut-être eût-il trouvé dans ce succès posthume la compensation à ses peines, qui lui fut toujours refusée de son vivant. C'est à propos des prédictions de Jérémie, annonçant que Tyr et l'Egypte seraient conquises par Nébucadnézar ¹¹, que M. Maspéro adresse à la confrérie des « auteurs ecclésiastiques » ses compliments de condoléance en ces termes (pages 553 et 554, 4^e édition) :

« De tous les peuples qui s'étaient alliés en 589 (contre Nébucadnézar), Tyr et l'Egypte restaient seuls debout. Tyr, à l'abri derrière les murailles de son île, commandait la mer et bravait les efforts des Chaldéens. Après treize années d'efforts infructueux, ils se résignèrent à traiter avec le roi Ithobaal III, qui avait conduit la défense. Nabou-Koudour-oussour (Nébucadnézar) fut libre désormais de se tourner contre l'Egypte. Une tentative des Chaldéens contre ce pays était attendue depuis longtemps ; dès le lendemain de la défaite de Néko, il ne s'était guère passé d'années où les prophètes Juifs ne l'eussent décrite comme prochaine. Jérémie l'avait plusieurs fois prédite sans se laisser décourager par le néant de ses prédictions : en apprenant la reddition de Tyr, Ezéchiel l'annonça de nouveau.

S'il fallait en croire Josèphe, la prédiction du prophète aurait reçu son entier accomplissement.

Les récits égyptiens ne nous permettent pas d'admettre l'authenticité, de cette tradition ; ils prouvent, au contraire, que Nabou-Koudour-oussour subit un échec sérieux. »

Sauf la *permission des récits égyptiens*, peut-être moins impartiaux dans la question qu'il ne le faudrait, nous pouvons opposer aujourd'hui à l'autorité de M. Maspéro, celle de M. Lenormant, qui dans son plus récent ouvrage : *Histoire de l'Orient*, édition de 1882, tome II, pages 404-410, tranche les deux questions en litige en faveur de Jérémie, d'Ezéchiel, de l'historien Josèphe et des « auteurs ecclésiastiques. »

Et tout d'abord l'issue du siège de Tyr :

« Nabou-Koudourri-ouçour, vainqueur de l'Arabie, revint sur la Phénicie. Toutes les villes situées sur le continent lui ouvrirent leurs portes sans résistance.

11. Voyez sur la conquête de Tyr ; Jérémie 25 :22 ; 27 :3-6 ; comparez Ezéchiel 26 :7 ; 28 :2-19 ; voir sur la conquête de l'Egypte : Jérémie 9 :25-26 ; 43 :8-13 ; 46 :26 ; comparez Ezéchiel 29 :18, 19.

Mais il n'avait pas de flotte, et Çor (Tyr), à l'abri de son île et continuant à commander la mer, défia longtemps ses entreprises. Sous la conduite énergique de son roi, Itho-Baal III, la cité insulaire tint tête pendant treize ans aux forces de la monarchie chaldéenne, en repoussant victorieusement toutes les attaques. Mais enfin Nabou-Koudourri-ouçour, étant venu presser le siège en personne pour en finir, emporta Çor de vive force (574), emmena en captivité son roi et les principales familles de son aristocratie, y installa un nouveau prince soumis à d'étroites obligations de vasselage.

Il était maintenant libre de tourner ses efforts contre l'Égypte et son roi Ouah-ab-Râ (Apriès), auquel il avait laissé quinze ans de paix pour préparer sa défense. Depuis la ruine de Yarouschalaïm (Jérusalem), les prophètes juifs Yrmeyahou (Jérémie) et Yehezquel (Ezéchiel) n'avaient cessé d'annoncer que l'Égypte serait à son tour ravagée par le fléau de l'invasion chaldéenne.

La guerre s'engagea en 574 et 573 entre les deux rois de Chaldée et d'Égypte. Au début, l'événement parut démentir les prédictions sinistres des prophètes d'Israël. Oulah-ab-Râ obtint des succès considérables. Les Chaldéens avaient pris sur terre une supériorité si marquée, qu'il n'osa pas engager une campagne continentale en Palestine... Mais il avait une flotte magnifique, construite et équipée à la grecque.

Une grande bataille navale fut livrée dans les eaux de Chypre, et la victoire y resta aux vaisseaux grecs et cariens du roi d'Égypte... C'est alors qu'enivré par le succès, il s'intitula le plus heureux des rois qui avaient vécu, et s'imagina dans son orgueil que les dieux eux-mêmes seraient incapables de lui nuire.

Le réveil de ces illusions ne se fit pas attendre et fut terrible... Les documents babyloniens en écriture cunéiforme, récemment découverts, attestent la véracité de la version de Josèphe. Nabou-Koudourri-ouçour lui-même s'y vante d'être descendu en Égypte, d'en avoir renversé le roi son ennemi, et de l'avoir remplacé par un autre...

Dès l'année qui suivit, son avènement, Ahmès (Amasis) fit la conquête de l'île de Chypre... Les documents cunéiformes nous apprennent que Nabou-Koudourri-ouçour regarda cette conquête comme un acte d'hostilité et de rébellion de la part d'Ahmès, et qu'en l'an 37 de son règne, c'est-à-dire en 567, le monarque chaldéen envahit l'Égypte. Cette fois la guerre fut beaucoup plus sérieuse que deux ans auparavant. Le Delta fut envahi et saccagé en très grande partie. Mais Ahmès ayant

imploré la paix, Nabou-Koudouri-ouçour consentit à la lui accorder ; il le laissa sur son trône en lui imposant seulement le paiement d'un tribut. »

Or voici un des oracles de Jérémie contre l'Égypte :

« Je mettrai le feu aux maisons des dieux de l'Égypte ; il les brûlera et les emmenera ; il (Nébuchadnézar) s'enveloppera du pays d'Égypte comme un berger s'enveloppe de son vêtement, et il en sortira paisiblement. Il brisera les colonnes de la maison du soleil, qui est dans le pays d'Égypte, et il brûlera les maisons des dieux de l'Égypte. » (43 :12, 13)

Gageons que nos savants critiques vont décider dorénavant que nous n'avons là qu'un *vaticinium post eventum*

Eh bien, non ! ne triomphons pas dans le petit ! Notre foi serait bien à plaindre en vérité, si elle était livrée aux chances de la découverte de nouveaux cunéiformes, si elle pouvait se montrer inquiète ou rassurée, selon que Tyr aurait été ou non prise, l'Égypte, pillée ou non par Nabou-Koudourri-ouçour sous les règnes de Ouah-ab-Râ ou d'Ahinès. Dites-moi plutôt si ce n'est pas un accomplissement des oracles des prophètes hébreux, supérieur à tout ce que la fantaisie la plus audacieuse eût pu rêver dans le 7^e siècle avant Jésus-Christ, que de voir aujourd'hui ce nom de Jéhova, le nom du Dieu de Jérémie et du petit peuple de Juda, porté jusqu'au bout de la terre, la terre des Pharaons occupée depuis onze ans et, espérons-le, pour longtemps, par la nation la plus respectueuse des oracles des prophètes d'Israël, le nom même de Jérémie, comme, celui de Marie de Béthanie, prononcés jusque dans les îles les plus reculées de l'Océan Pacifique, enseignés aux enfants des îles de Sandwich et de la Nouvelle Zélande !... M. Maspéro peut se rassurer : les prophéties de Jérémie ne se portent pas trop mal sur notre globe en 1894.

Et afin de pratiquer fidèlement le précepte apostolique : « Epreuvez toutes choses et retenez ce qui est bon, » je termine, après une citation de Maspéro, par la suivante de Renan, tirée de son *Histoire d'Israël*. Comme le commencement et la fin de ce passage se contredisent, la vérité s'y trouvera bien quelque part :

« Les prophètes, grands selon l'esprit, ne cessaient de repousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la royauté, et d'exciter par leurs menaces et leur puritanisme des agitations intérieures. On les vit sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et triompher presque des désastres qui réalisaient leurs prédictions. (!) Une politique vulgaire les condamnerait et les rendrait en grande partie responsables des malheurs de leur patrie. Mais le rôle

religieux d'Israël devait toujours être fatal à son rôle politique. Israël devait avoir le sort des peuples voués à une idée, et promener son martyre à travers les dédains du monde, en attendant que le monde rallié vint demander une place à Jérusalem ! »
